

LA MORT
SELON TURNER

TIM WILLOCKS

LA MORT SELON TURNER

Roman traduit de l'anglais
par Benjamin Legrand



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Memo From Turner*

Éditeur original : Jonathan Cape

© Tim Willocks, 2018

© Sonatine Éditions, 2018, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-176-2

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À mon amour, mon inspiration,
Valentina*

PROLOGUE

Mardi matin

Langkopf, Cap-Nord, Afrique du Sud

La vision de Turner était pleine de petits points, floue par moments, ses globes oculaires trop petits pour leurs orbites. Un battement sourd martelait son crâne, remplacé par une douleur soudaine quand les pneus rencontraient une bosse. Il avait l'impression que son cerveau remuait à l'intérieur, faisant pression sur chacun de ses vaisseaux sanguins. La douleur avait empiré. Tout comme dans le reste de son corps, ses reins, sa colonne vertébrale, ses chevilles. Peut-être qu'il récupérait et que ses nerfs, en se réveillant, évaluaient l'étendue des dégâts. Peut-être qu'il avait bu trop d'eau... peut-être pas assez. Il avait de l'eau, mais il ne savait pas s'il pouvait en boire. Il ne se rappelait plus ce qu'il fallait faire et il n'était pas en état de risquer une expérience. Il s'était décidé pour des œufs. Une valeur sûre. Sans œufs, il craignait que son

cerveau n'explose avant que qui que ce soit ait le temps d'y coller une balle. Sa seule certitude, c'était que quelqu'un allait essayer.

Il jeta un coup d'œil au compteur : 140 kilomètres-heure. Il allait beaucoup trop vite pour ses sens amoindris, émoussés, plus vite qu'il n'y paraissait, même sur cette route de campagne, impasse usée ne menant nulle part. C'était assez facile à l'intérieur de deux tonnes de technologie luxueuse dotées d'un moteur Jaguar de cinq litres de cylindrée. L'ironie ne lui échappait pas : si le moteur avait été moins puissant et la voiture moins énorme – un moindre monument à la vanité insatiable de son propriétaire –, l'événement qui l'avait amené ici, bien au-delà des limites de son humanité, ne se serait jamais produit. Et il ne serait pas en train de foncer comme si le futur était quelque chose qu'il doutait de voir.

Le soleil était derrière lui, à l'est. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre. Le portail de la ferme apparut juste devant lui sans qu'il s'y attende et il dut écraser le frein. Les algorithmes de l'ordinateur de bord s'affolèrent, empêchant

de justesse une catastrophe. La douleur dans son crâne s'intensifia. Alors que le Range Rover rouge ralentissait avec une facilité dédaigneuse, Turner s'arc-bouta sur le volant, sa poitrine tirant sur la ceinture de sécurité.

Le mort sur le siège passager n'était pas attaché et il se plia en deux sous le choc. Ses arcades sourcilières heurtèrent le tableau de bord et sa tête s'affaissa. Des ruisselets de sang frais jaillirent des blessures dans son dos, achevant de ruiner la garniture de cuir beige.

Turner était plus habitué aux cadavres que la plupart des gens. Moins tout de même qu'un médecin légiste, un croque-mort ou un oncologue en gériatrie, et il n'en avait pas trimballés aussi souvent qu'un ambulancier. Mais il était responsable de la mort de celui-là. Il lui avait plus exactement tiré trois balles de 9×19 Parabellum dans le ventre.

Le portail de fer rouillé était ouvert. Il quitta la piste en virant brusquement à droite et accéléra pour grimper la pente douce du chemin de terre défoncé. Le mort se redressa et alla se cogner contre la portière, son visage aplati contre la

vitre. Cinq cents mètres plus loin, les pales de l'éolienne de pompage du puits tournaient en haut de leur fin mât d'acier. Les dépendances et le tracteur rouillé, le vieux pick-up, les balles d'ensilage, la ferme de plain-pied avec son toit rouge pentu à l'ancienne. Dans ses rétroviseurs, le panache de sa propre poussière.

Turner effectua un demi-tour dans la cour de la ferme et se gara. Il laissa tourner le moteur pour maintenir la climatisation et ouvrit sa portière. Il faillit aussitôt la refermer en heurtant un effrayant mur d'air chaud. Chacune de ses articulations se plaignit quand il se redressa et se dirigea vers la maison.

Le perron était à moitié laqué d'un sang presque noir, cuit par le soleil. La surface n'était plus lisse, la fournaise l'avait fendillée, les oiseaux et un chacal l'avaient profanée, et une myriade de mouches y étaient restées engluées quand la large flaque de sang avait coagulé. Des haltères olympiques chargés de huit plaques de vingt kilos étaient embourbés au milieu, comme après quelque bizarre concours de force. Sur une petite table, Turner repéra la

jarre en plastique transparent d'un blender de deux litres. L'intérieur était encroûté du jaune d'un smoothie séché. D'autres mouches noyées flottaient dans le reste rance. Il s'empara de la jarre et franchit la porte, légèrement courbé, puis traversa le salon en trébuchant.

Il s'arrêta en apercevant son reflet dans un miroir ancien accroché au mur. Sa peau noire était grise de sel et de poussière. Ses traits étaient anormalement émaciés, ses lèvres sèches et crevassées. Il ne reconnaissait pas ses propres yeux. Ils n'étaient plus que des tunnels vers les profondeurs qui s'étendaient désormais derrière eux. Dans cette obscurité, il y avait des choses qu'il ne voulait pas voir, des souvenirs, des découvertes qu'il craignait de revisiter, et pourtant il allait devoir le faire. Quand il réalisa que c'était lui qu'il regardait ainsi, il se détourna, choqué, et poursuivit jusqu'à la cuisine et sa survie.

Il arracha presque la porte du frigo. Elles étaient là : deux boîtes d'œufs. Il les ouvrit : il en restait huit. Il rinça la jarre dans l'évier, le bruit de l'eau faisant grincer son cerveau. Il restait

une croûte au fond, mais les mouches mortes étaient parties. Ça irait comme ça. Il cassa les huit œufs dans la jarre, un dans chaque main, deux par deux, sans se soucier des fragments de coquille. Retour au frigo. Lait de coco, lait de vache, une banane, deux oranges, du céleri, une tomate, un bout de fromage. Il remplit la jarre à ras bord, n'épluchant que la banane, déchirant les oranges avec ses doigts avant de les enfoncer dedans. Il trouva le blender et son couvercle et il mixa le tout aussi longtemps que sa faim le lui permit. Puis il ôta le couvercle et but.

Il ferma les yeux. S'il avait eu la moindre larme, il aurait pleuré. Il ressentit plus que du plaisir ou du soulagement. Son œsophage se convulsa dans sa hâte de faire descendre l'épaisse mixture. Tout son être lui confirmait la pertinence des œufs. Le contenu d'un œuf pouvait créer une créature vivante assez forte pour briser sa coquille et chanter. Ils devaient être parfaitement sains. Ils ne feraient pas exploser son cerveau. Un demi-litre. Son estomac fut pris d'une crampe sous ce soudain assaut. Il

posa la jarre et reprit son souffle. Ça suffisait pour l'instant. La crampe disparut.

Il emporta son breuvage jusqu'à la voiture et s'y enferma avec l'homme mort et la clim. Il regarda au loin la route déserte qui tremblotait sous le dur soleil blanc. Un terrain plat et sans attrait, couvert d'herbe sèche et de broussailles. Le Range Rover était muni d'un traceur GPS. Ils savaient exactement où il était. Il se demanda combien de temps il lui restait avant qu'ils ne déboulent ici. Pas beaucoup. Juste assez pour s'assurer que lorsqu'ils l'enterreraient, ce ne serait pas sous une autre montagne de mensonges.

Il prit son smartphone et chercha l'appli pour envoyer un mémo vocal. Il avala une nouvelle gorgée de sa préparation, mâchant des morceaux de pelures d'orange, sa langue reprenant vie sous leur morsure amère, puis il cala la jarre entre ses cuisses et commença à enregistrer.

Mémo de Turner

Au capitaine Eric Venter, copies à : Mohandas Anand, colonel Nyathi, Pieter Meyer au *Times*, moi-même, et au Cloud. Cher capitaine Venter, vous m'aviez dit de vous tenir au courant et de régler au plus vite cette affaire d'accident avec délit de fuite.

Une fille inconnue. Un homicide involontaire, avec refus de se rendre. Je vous avais dit que j'allais y aller fort et résoudre le cas rapidement. C'était il y a seulement deux jours. Cela me paraît beaucoup plus lointain, mais j'ai été pris par la lenteur. Il est difficile d'expliquer la lenteur. Vous devez être dedans pour savoir. Pour la comprendre, il faut devenir fou.

Je n'ai rien résolu. Pas complètement, pas encore.

Mais je veux que vous sachiez que je continue à avancer.

Peut-être depuis ma tombe et même au-delà.

La situation est devenue incontrôlable, comme souvent. Le chaos ne dort jamais. Un type bien aborde le chaos avec sang-froid. Il fait ce qui est juste parce qu'il sait que c'est comme ça qu'on cause le moins de peine et que l'on meurt avec le moins de remords. C'est ce que je pensais être, un type bien.

Maintenant, je n'en suis plus si sûr. Et je n'en serai plus jamais certain.

Vous m'aviez dit que tout était différent, ici. Vous aviez raison. Vous m'aviez dit que tout cet espace, ça allait me changer. Vous aviez raison. Vous m'aviez dit que vous vous inquiétiez à mon sujet et je crois que vous l'avez fait, d'une certaine façon. Mais pas comme je l'aurais pensé.

Je me demande si vous êtes inquiet, à présent.

Je n'aurais même pas dû travailler sur cette affaire. C'était mon premier week-end de repos depuis trois